Il lui sembla voir la mort s'approcher, cette mort dont il avait été menacé, s'il touchait au fruit défendu.

« C'est pour moi une chose incompréhensible, comment jusqu'ici tous les commentateurs ont pu se tromper sur le sens de ce passage dans le document mosaïque. *La voix de Dieu!* Qui ne sait que cette expression magnifique est employée mille fois pour désigner le *tonnerre?* Et elle signifierait ici un discours parlé de Dieu[1]!... Le roulement du tonnerre est la « voix de Dieu, » et parce que le bruit résonne longtemps à l'oreille d'Adam, « Dieu se promène » dans le jardin[2]. »

« Sans doute cet orage éclata conformément aux lois de la nature, et il aurait éclaté ce jour-là, alors même que l'homme n'aurait pas péché... Mais Dieu s'en servit pour rappeler au pécheur son crime. Lorsque celui-ci entendit pour la première fois le tonnerre retentir à son oreille, il crut être dans le voisinage de la divinité qui voulait le tuer. L'infortuné, qui juge du Tout-Puissant d'après lui-même, se cache et se croit ainsi en sûreté. Un nouveau coup de tonnerre éclate derrière les arbres et il lui semble entendre : « Adam, où es-tu? » Les justifications succèdent alors aux justifications, Adam impute la faute à Ève, Ève au serpent[3]. »

« Le dialogue de Dieu avec Adam et Ève n'est pas autre chose, selon moi, que les remords qui agitent la mauvaise conscience du coupable... Le *langage*, comme nous l'avons vu plus haut, n'est ici qu'un vêtement d'emprunt[4]. »

Comme le tonnerre continuait à gronder, les coupables « s'enfuirent du paradis[5]. » Mais, m'objectera-t-on, où est-

[1] *Repertorium für bibl. Literatur*, t. IV, p. 227-228.
[2] *Ibid.*, p. 229.
[3] *Ibid.*, p. 230.
[4] *Ibid.*, p. 231-233.
[5] *Ibid.*, p. 236.

il donc raconté que le malheureux couple s'enfuit d'Éden à l'occasion d'un orage? Nulle part assurément, en propres termes, mais on lit : « Dieu les chassa dehors, » et cela signifie simplement, dans la langue des peuples incultes qui font intervenir Dieu partout : ils s'enfuirent. Et peut-on donc imaginer une occasion plus naturelle de leur fuite qu'un orage?

« Mais, m'objectera-t-on encore, la fuite est trop éloignée de la mention de l'orage. Dans l'intervalle, se place la malédiction contre Adam, contre Ève, contre le serpent; dans l'intervalle, on raconte... que le premier homme et la première femme s'étaient revêtus de peaux. Cela est vrai; mais l'auteur de notre document n'avait-il pas différentes choses à nous raconter? Il ne tient aucun compte de l'ordre des faits, il les mentionne comme cela lui convient le mieux et laisse souvent à la sagacité du lecteur le soin de mettre à sa place chacun des détails qu'il nous transmet[1]...

» Ève éprouva les ennuis de la grossesse et les douleurs de l'enfantement *après* cette première période de bonheur. Adam, qui avait joui au commencement de la vie paradisiaque, trouva maintenant la terre rebelle; il dut la travailler à la sueur de son front et remarquer, à son grand chagrin, que de mauvaises herbes poussaient avec les plantes qu'il avait semées et menaçaient de les étouffer. D'où Adam et Ève auraient-ils appris que l'agriculture et l'enfantement auraient été, pour eux, un plaisir sans la chute? La faute du premier homme ne produisit pas une métamorphose complète dans la nature, et c'est une hyperbole oratoire de dire qu'une malédiction tomba sur la terre après le péché... Mais s'il est vrai que c'est une hyperbole, et qui pourra le nier raisonnablement, Dieu peut-il avoir prononcé réellement les malédictions que la Genèse met dans sa bouche?

[1] *Repertorium für bibl. Literatur*, t. IV, p. 237.

L'état de l'homme était changé... D'où provenait ce grand changement? L'homme non éclairé, qui voit partout où sa raison bornée ne peut lui venir en aide, l'influence immédiate de Dieu, répondit à cette question à sa manière, en se disant que Dieu avait maudit la terre et l'homme en ce jour malheureux (l'orage), où il lui avait apparu comme juge[1]. »

Adam et Ève n'osèrent plus rentrer dans l'Éden. « L'imagination, qui est extravagante chez les gens sans culture, agit vivement sur eux; l'effroi de la mort les saisissait, le grondement du tonnerre et la flamme de l'éclair leur paraissaient remplir leurs yeux et leurs oreilles, toutes les fois qu'ils s'approchaient du jardin de leur jeunesse, et les empêchèrent ainsi d'y pénétrer[2]. »

Tels sont, dans le langage même de l'auteur, fidèlement traduit, les traits principaux du premier essai d'explication naturaliste qui ait été tenté. Nous y trouvons déjà toutes les machines de théâtre qu'on a si souvent employées depuis dans cette école pour échapper aux miracles : détails omis, circonstances ajoutées, entorses données aux textes, abus de langage de toutes sortes et surtout rêves et orages. Mais, malgré les ressources de son imagination féconde et ingénieuse, malgré le savant artifice de cette élucubration laborieuse, Eichhorn n'a pu déguiser tout ce qu'il y avait de forcé, d'invraisemblable, de faux, de choquant dans ce qu'il appelle une explication, mais qui n'est qu'une parodie. Le *Virgile travesti* de Scarron ou le *Chapelain décoiffé* de Boileau défigurent-ils plus l'*Énéide* ou le *Cid* que ces pages de la Genèse? Qui pourrait croire, sans l'avoir vue de ses yeux, à une pareille aberration? Et l'on voudrait appeler critique une pareille caricature! Que deviendrait l'histoire,

[1] *Repertorium für bibl. Literatur*, t. IV, p. 239-240.
[2] *Ibid.*, p. 256.

si elle était ainsi livrée à tous les caprices de la fantaisie? — La narration de la création du monde n'est, assure Eichhorn, qu'une description poétique de l'univers. — Le texte de Moïse affirme positivement le contraire, et un interprète, quelle que soit sa science, ne saurait comprendre mieux que l'auteur lui-même ce que celui-ci a voulu dire. — Cette succession de jours ne peut être qu'une métaphore. — Nullement. Le savant exégète ne prévoyait pas alors que, quelques années plus tard, la géologie prouverait que les différents règnes, comme nous le dit Moïse, ont paru successivement sur la terre.

Ève, prétend Eichhorn, n'a pas été créée de la manière dont la Genèse le raconte. — Pourquoi? Admettre que Dieu l'a créée et refuser de croire qu'il ait pu la former d'une côte d'Adam, c'est là une contradiction singulière. Le fondateur de l'école naturaliste a encore trop de respect pour la Bible. Ici il faut tout accorder ou tout nier. Si Dieu a pu créer Ève de rien, comment n'aurait-il pu la former de quelque chose?

Le premier homme, en racontant à sa postérité que la première femme n'était qu'une partie de lui-même, prenait un rêve pour une réalité. — Tout l'échafaudage de cette explication aventureuse repose sur une distraction. Ève, d'après le rationaliste allemand, avait été créée en même temps que son époux; seulement, elle avait vécu d'abord dans un autre lieu. Elle savait donc qu'elle n'avait pas été tirée d'une de ses côtes et qu'elle était du même âge que lui. Comment Eichhorn n'a-t-il donc point pris garde que, lorsque Adam racontait à sa femme qu'elle n'était qu'une partie de lui-même, celle-ci l'aurait désabusé de son erreur, si son récit avait été faux? Quelle est celle des filles d'Ève qui ne l'aurait point fait? Comment leur mère aurait-elle donc tu une vérité si importante pour elle, qui l'affranchissait de la sujétion et la relevait de son infériorité vis-à-vis de son époux en la faisant de tous points son égale?

Eichhorn avoue lui-même que le texte ne nous dit point que le serpent mangeait du fruit défendu. C'est cependant sur ce fait imaginaire qu'il bâtit tout son système. Le soin attentif avec lequel une femme étudie les mœurs de ce reptile odieux, les raisonnements compliqués que cette étude lui suggère pour arriver à cette conclusion : peut-être Dieu nous a-t-il défendu de toucher à cet arbre de peur que nous ne lui devenions semblables; ce sont tout autant de suppositions inadmissibles.

Quelque grande que soit la fécondité de son imagination, l'auteur du *Répertoire biblique* ne peut nous dire d'ailleurs comment Dieu avait manifesté à nos premiers parents la permission de manger de tous les arbres du jardin, à l'exception de l'arbre de la science du bien et du mal. C'est avouer que la raison ne peut tout expliquer.

Mais que dire de ce poison avalé par notre premier père, dont il ne mourut pas sur-le-champ, mais 930 ans après, et dont nous souffrons et mourons tous encore, parce que nous n'avons pas su retrouver l'arbre de vie qui doit porter cependant ses fruits dans quelque coin ignoré du monde? O crédule incrédulité!

Que penser de ces discours mis dans la bouche du tonnerre? Il est appelé quelquefois[1], il est vrai, dans la Bible,

[1] Pas aussi souvent que le dit Eichhorn, qui veut préparer ainsi l'explication naturelle qu'il donnera plus tard de plusieurs autres passages de la Bible, où il lira *tonnerre* là où la Bible lit *voix de Dieu*. J'avoue qu'il augmente ainsi considérablement le nombre des cas où ces mots offrent ce sens, mais tout cela n'est qu'imaginaire. Nous avons ici un exemple frappant de la manière dont les rationalistes abusent des locutions hébraïques pour dénaturer le sens de nos Livres Saints. L'hébreu n'a qu'un mot pour exprimer les idées distinctes de *bruit, son, cri* (des animaux), *voix* (humaine), le mot קול, *qôl*, qui signifie ordinairement voix, parce que la Bible a plus souvent occasion de parler de la voix humaine que de tout autre son. C'est ce qui nous explique pourquoi les versions de la Bible ont traduit généralement par « voix de Dieu » les pas-

la voix de Dieu, mais jamais, même dans les parties les plus poétiques, aucun auteur sacré ne lui a attribué la parole. Comment se fait-il aussi qu'Adam qui, d'après notre exégète, n'a pas encore l'usage du langage, croie entendre le tonnerre lui dire : « Adam, où es-tu? »

Quant au principe que les peuples enfants attribuent à Dieu tous les effets dont ils ignorent la cause, alors même qu'il serait vrai, il ne prouve rien par lui-même, tant qu'on n'a pas montré, lorsqu'il s'agit de faits particuliers, qu'on a eu tort de les lui attribuer. Parce qu'un historien rapportera l'invention de tous les arts aux Égyptiens, aura-t-on le droit d'en conclure qu'ils n'ont pas inventé la géométrie? D'après Moïse, Dieu est le créateur de l'homme et du monde, il est également l'auteur de la malédiction du genre humain et de la terre. Eichhorn est d'accord avec lui dans le pre-

sages où ce mot désigne le bruit du tonnerre. Elles donnaient ainsi à קול, *qôl*, son sens le plus commun et faisaient de plus une magnifique figure. Mais si l'on voulait traduire rigoureusement, il faudrait dire : son, bruit venant de Dieu, et non voix de Dieu. Tous les endroits où cette expression se lit prouvent que קול, *qôl*, ne désigne pas une voix articulée, ce qui d'ailleurs serait ridicule, mais seulement un bruit. Par exemple : Exod., XXVII, 28, l'hébreu porte : « Priez Dieu... pour que cessent les voix de Dieu et la grêle. » Plus haut, dans le même chapitre, ỳ. 23, comme I Sam. (I Reg.), XII, 17, « il a tonné » se dit : יְהוָה נָתַן קֹלוֹת, *Yehôvâh naṭan qôlôṭ*, « Dieu a donné des voix, » tournure qui ne s'emploie jamais pour désigner le langage. Dans le Ps. XXVIII (hébreu XXIX), où nous lisons la description la plus poétique du tonnerre que contienne la Bible, il est appelé sept fois la voix de Dieu, mais dès la première fois, le Psalmiste a soin de dire : « La voix de Dieu est sur les eaux, (c'est-à-dire) le Dieu de gloire a fait tonner, » et jamais ici, pas plus qu'ailleurs, il n'est dit, quelle que soit la hardiesse des métaphores bibliques, que le tonnerre ou cette voix de Dieu ait parlé. Tout le raisonnement d'Eichhorn repose donc ici sur une équivoque. C'est le sophisme que les dialecticiens appellent sophisme de diction. Le tonnerre est la voix de Dieu. Or la voix de Dieu parle. Donc le tonnerre parle.

mier cas, il ne l'est pas dans le second. Pourquoi? Il ne nous le dit point.

Mais il est inutile de continuer à relever en détail toutes ces faussetés. Nous en avons assez dit pour faire toucher du doigt l'arbitraire des procédés et les inconséquences de la méthode du fondateur de l'école naturaliste. Qu'au lieu de ces pages tourmentées où la raison en révolte se débat en vain contre la parole de Dieu, on relise maintenant les trois premiers chapitres de la Genèse; comme ces brouillards se dissipent à l'éclat de ce soleil! Quelle simplicité, quelle grandeur, quelle sublimité à côté de cette petitesse! Quel accent de vérité en face de ces balbutiements du doute! L'âme déborde de joie à la vue de cet admirable tableau de la puissance de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, et en regrettant le paradis terrestre perdu, elle bénit son Rédempteur qui lui apparaît pour lui ouvrir les portes du ciel[1].

Nous ne suivrons point Eichhorn dans l'application de son système aux autres parties de l'Ancien Testament. Une fois lancé sur cette pente glissante, il roula de plus en plus bas. Il transforma la vocation de Moïse, appelé de Dieu à délivrer son peuple, en un rêve patriotique. La colonne lumineuse qui précédait le camp d'Israël devint une torche portée devant le front des colonnes en marche. Les miracles du Sinaï, lors de la promulgation de la loi, étaient des feux allumés sur la montagne, plus un orage. Les rayons lumineux que lançait la face du législateur des Hébreux, lorsqu'il apporta à son peuple les tables de la loi, n'étaient qu'une suite de son grand échauffement, etc.

[1] Eichhorn sentit sans doute lui-même vers la fin de sa vie la puérilité des explications qu'il avait données dans son *Urgeschichte*, puisqu'il chercha à faire considérer comme des mythes les premiers chapitres de la Genèse; mais son *Essai* n'en avait pas moins exercé une très grande influence. Gabler avait publié en 1790 une nouvelle édition de l'*Urgeschichte* avec des notes.

Il faut rendre cependant cette justice à Eichhorn qu'il fut plus respectueux envers le Nouveau Testament qu'envers l'Ancien. Lorsqu'il eut sous les yeux la figure sacrée du Sauveur des hommes, sa main hésita à le dépouiller de son auréole divine, et il se contenta d'appliquer ces principes d'interprétation naturelle à quelques faits particuliers, empruntés surtout aux Actes des Apôtres. Mais ce qu'il n'osait point, un autre allait le faire. C'était le docteur Paulus.